

## Le Roman français vu de l'étranger

Sous la direction de Catherine Grall, Classiques Garnier,  
« Romanesques », n° 9, 2017, 304 p.

[Consulter le sommaire et commander l'ouvrage sur le site des éditions Classiques Garnier](#)

### Résumés des articles

Frank WAGNER, « **La relation romanesque : enjeux contemporains** »

La définition du romanesque proposée par Jean-Marie Schaeffer en 2002 semble parfois plus appropriée pour la paralittérature et a été critiquée par les contemporanéistes. Mais si l'on veut la discuter au regard du roman contemporain, il faut reconnaître que celui-ci n'est pas stricte adhésion ou bien nette distance envers le romanesque. Il explore tout un spectre entre ces deux bornes.

Pierre POPOVIC, « **Sociocritique du romanesque. Le chômage dans la prose narrative contemporaine** »

Il est possible de mener avec Claude Duchet ou avec Claudia Bouliane une analyse sociocritique, respectivement, de l'incipit de *Madame Bovary* ou des romans de l'adolescent de l'entre-deux guerres. De même, les romans de Sophie Divry ou Franz Bartelt qui mettent en scène des chômeurs permettent de pousser l'analyse sociocritique des détails textuels pour mettre en évidence une forme de romanesque dévitalisé.

Hyonhee LEE, « **Le Comte de Monte-Cristo en Corée, lectures plurielles** »

Deux traductions et adaptations du *Comte du Monte-Cristo* d'A. Dumas en coréen (feuilleton imprimé, pièce radiophonique) montrent combien la réception d'une œuvre étrangère peut varier selon le contexte historique : la traduction à tendance impérialiste (*Le Neptune*, 1916) réduisait la société coréenne à un régime colonial, cependant qu'une traduction à tendance nationaliste (*La Tour de la Perle*, 1946) a contribué à consolider la culture coréenne.

Andreas PFERSMANN, « **Regards ibéro-américains sur le roman français** »

Le roman français n'est plus qu'un modèle parmi d'autres depuis les années 1960, en Amérique latine. Mais des écrivains érudits comme Alejo Carpentier et Mario Vargas Llosa continuent de s'y référer. Opposé au roman psychologique comme au formalisme du Nouveau Roman, le premier opère des choix idéologiques très conscients des autres genres qui influencent le romanesque. Vargas Llosa a étudié de près les procédés de Victor Hugo et Gustave Flaubert, faisant passer sa subjectivité avant des considérations sociohistoriques.

Brigitte LE JUEZ, « **Créativité et émancipation : la réception de Flaubert en Irlande au tournant du XX<sup>e</sup> siècle** »

La réception active de Flaubert en Irlande, pays longuement colonisé par le Royaume Uni, a participé de la poétique d'écrivains qui se sont forgé une langue à l'intérieur de la langue anglaise, osant des innovations linguistiques et pensant le style dans la lignée du grand écrivain français. L'article développe plus particulièrement l'influence de Flaubert sur E. Bowen, J. Joyce et S. Beckett.

Yves CLAVARON : « **Edward Said : Pour une lecture comparée et postcoloniale du roman français** »

Edward Said, promoteur d'une critique engagée, issue du marxisme et typique du culturalisme, a recherché les traces de dominations coloniales dans les littératures britannique et française, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce comparatisme transcolonial fait du roman un genre particulièrement au service de l'impérialisme. Le roman de

2017, n° 9

Romanesques

Revue du Cercil / Roman & Romanesque

Le roman français vu de l'étranger

Sous la direction de Catherine Grall

CLASSIQUES  
GARNIER

langue anglaise est analysé de plus près par Said, qui a pu décevoir les lecteurs français, par exemple dans ses lectures de Camus.

Petr DYRT : « **Jean Echenoz (non) lu depuis la République tchèque** »

Les romans de Jean Echenoz ont une réception assez faible en République tchèque. Les pratiques postmodernes décelables dans son œuvre exigent du lectorat des références génériques et historiques sur la littérature française du xx<sup>e</sup> siècle qui font sans doute défaut. Les biographies romancées d'Echenoz seraient plus susceptibles de séduire ce lectorat, mais celle du coureur Emil Zátopek a compliqué le malentendu littéraire d'une atteinte à une légende nationale.

Isabelle BERNARD et Waël RABADI : « **La réception du roman français contemporain en Jordanie - Quelques pistes pour un état des lieux** »

Cette enquête, appuyée sur des informations internationales et nationales à propos de la diffusion et de la traduction de la littérature française en Jordanie et sur des entretiens avec des professionnels du livre, révèle que la traduction du roman français est difficile et peu reconnue. Quelques classiques sont toutefois diffusés par le biais de l'enseignement, et le Moyen-Orient arabe est aussi de plus en plus prompt à s'enthousiasmer pour les productions d'une postmodernité de type échenozienne.

Simona MODREANU : « **Le français, espace identitaire multiple. La patience franco-afghane d'Atiq Rahimi** »

Depuis un pays amateur de la *lingua franca*, on étudie ici la francophonie d'Atiq Rahimi, notamment dans son roman *Syngué sabour. Pierre de patience*. L'auteur d'origine afghane, inspiré par le cinéma, s'y révèle un « tiers inclus », au carrefour d'au moins deux langues et de deux cultures, dont il combine les possibilités et les interdits, thématiques et formels.

Mickaëlle CEDERGREN et Ylva LINDBERG : « **La lecture de la littérature francophone à la lumière d'un contexte nordique. Réflexions sur la recherche universitaire actuelle en littérature** »

L'étude porte sur les romanciers de langue française figurant dans les thèses écrites en littérature dans les départements suédois d'études françaises et dans les revues suédoises spécialisées en langue romane, entre 2005 et 2016. Même si la représentativité des romans de la France hexagonale s'impose dans ce corpus, le roman francophone semble en voie d'autonomisation. La recherche universitaire s'avère à l'avant-garde de ce que propose la littérature de langue française.

Hassan SARHAN : « **La réception du Nouveau Roman en Irak (1970-1990) – le cas de Robbe-Grillet** »

Pourquoi une réussite très partielle du Nouveau Roman en Irak, en particulier des romans de Robbe-Grillet ? Les conditions politiques, sociales et économiques favorisaient, au début de la période, des écritures romanesques engagées plutôt que des innovations formelles, alors que le roman n'était reconnu que depuis peu dans les lettres irakiennes. La traduction, d'abord depuis l'anglais, n'a pas suffi au succès de l'auteur de *Pour un Nouveau Roman*, qui a cependant séduit quelques intellectuels et jeunes romanciers irakiens.

Lison NOËL : « **The French New Novel – la Réception du Nouveau Roman aux États-Unis** »

Dans les années 1960 et 1970, le Nouveau Roman connut une fortune remarquable aux États-Unis. Parfois perçu comme une expérience littéraire française de plus, il a cependant été accueilli avec intérêt par un lectorat qui n'hérite pas de la longue histoire littéraire européenne, par les universitaires, mais aussi par les artistes plasticiens.

Sandor KALAI : « **Les traductions du roman policier français et francophone en Hongrie sous le régime socialiste** »

Sous le régime communiste-socialiste, la deuxième moitié des années 1960 marque un moment de transition : la censure se relâche. La collection *Albatros*, spécialisée dans le roman populaire et disparue en 1990, a alors fait

pénétrer le roman policier francophone et anglophone en Hongrie. Enraciné dans le contexte littéraire et culturel d'accueil, le genre a fait accepter les lois du marché, sans avoir toutefois accédé à une reconnaissance littéraire.

## Avant-propos

Avec son dossier sur « Le roman français lu de l'étranger », ce nouveau numéro de *Romanesques* s'inscrit dans une logique comparatiste déjà illustrée par le Hors-série de 2013 sur « Europe du roman, romans de l'Europe », coordonné par Carlo Umberto Arcuri. Ici cependant, il ne s'agit plus d'évaluer la contribution du genre romanesque à la construction de l'espace culturel européen, mais la présence du roman français autour du monde. Bien sûr, l'étude ne se prétend nullement exhaustive ni systématique, abandonnant toute prétention statistique aux bureaux du livre français et préférant pointer, çà et là, des singularités, qu'il s'agisse des adaptations très politiques du *Comte de Monte-Cristo* en Corée durant la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle ou de l'importation du roman policier francophone en Hongrie entre 1960 et 1990. Certains articles du dossier prennent toutefois un tour quantitatif, pour évaluer la pénétration du roman français en Suède ou en Jordanie par exemple. Au bout du compte, malgré la discontinuité assumée des études rassemblées par Catherine Grall, nous voyons se dégager les références canoniques qui souvent représentent le roman français à l'étranger : *Madame Bovary* et *L'Étranger* – deux des romans français les plus traduits dans le monde, malgré leurs difficultés respectives –, ainsi que le Nouveau Roman et le « nouveau nouveau roman » d'Echenoz. Certains articles complètent ce tableau en soulignant la part de Duras ou Modiano, celle de la littérature francophone ou encore celle des romans de grande diffusion. D'autres études auraient aussi bien montré l'importance de la réception de Proust aux États-Unis ou au Japon. Dans tous les cas, rien ne va de soi : chaque langue porte ses concepts, les histoires nationales du roman diffèrent, la réception des lettrés n'est pas celle du public. Pourquoi par exemple la postmodernité d'Echenoz semble-t-elle ici comprise des Jordaniens mais pas des Tchèques ?

Parfois, ce dossier recoupe des enjeux généraux touchant le genre romanesque même : l'étude irakienne et l'étude américaine de la pénétration du Nouveau Roman rappellent ainsi respectivement que le roman est un genre narratif récent en Irak, ou qu'on trouverait difficilement dans l'histoire littéraire américaine un équivalent du roman balzacien contre lequel s'appuie Robbe-Grillet. Dans ce dossier cependant, il s'agit avant tout d'étudier la traduction et la réception d'œuvres précises. On s'intéresse à des lectures individuelles, en soulignant l'importance de Flaubert pour Vargas Llosa, Joyce ou Beckett, ou bien en rappelant l'hostilité de Said envers Camus (l'étude postcoloniale devient ici une étude de réception au second degré). On s'intéresse surtout à des réceptions collectives ou nationales, qu'il s'agisse de l'importance du Nouveau Roman pour une frange de l'intelligentsia et des artistes américains, ou de la réécriture de Dumas par le colonialisme japonais puis l'indépendantisme coréen. Cette question des nationalités dans la réception s'est déjà posée dans un ancien numéro de *Romanesques*, lorsque nous avons sondé la réception internationale, en particulier polonaise ou hongroise, de Jules Verne (*Les Voyages extraordinaires, de la création à la réception*, Hors-Série 2012). Mais nous approchons dans le présent volume de véritables enjeux de traduction et de style, lorsque nous mesurons notamment la différence entre ce que peuvent dire la langue afghane et la langue française (à propos de l'œuvre d'Atiq Rahimi), l'importance des choix linguistiques opérés pour traduire Robbe-Grillet en Irak, ou encore le rôle de Flaubert dans les *Lettres à un jeune romancier* de Vargas Llosa.

Avec également ses deux articles liminaires de *varia*, le présent numéro poursuit l'interrogation théorique sur la notion de romanesque que la collection puis revue *Romanesques* a entamée dès son premier numéro il y a une quinzaine d'années. Frank Wagner repart en effet de la définition du romanesque proposée par Jean-Marie Schaeffer en 2002 et souvent débattue dans les pages de notre revue, pour éprouver cette définition au regard des textes : s'interrogeant sur l'adéquation de la définition de Jean-Marie Schaeffer aux écritures contemporaines – dans la mesure où cette définition paraît parfois correspondre plus étroitement au roman populaire du xix<sup>e</sup> siècle –, Frank Wagner milite pour un « *aggiornamento* » consistant à reconnaître la diversité des degrés de

distance envers le romanesque dans le roman depuis le Nouveau Roman. De même qu'il existe au sein d'une œuvre comme *Madame Bovary* une grande labilité dans la distanciation du romanesque, il serait impossible de croire tout uniment, dans le roman contemporain, soit à une stable distanciation sceptique, soit à une franche rénovation du romanesque : le romanesque est toujours désigné comme tel, en même temps qu'il est réactivé, si bien qu'il faudrait plutôt parler de « relation romanesque » pour désigner le spectre des objectivations du romanesque. Pierre Popovic quant à lui se propose d'intégrer la réflexion sur le romanesque (il repart de l'article d'Andréas Pfersmann qui a inauguré la section « Approches du romanesque » de notre revue) à une réflexion sur la lecture des œuvres en sociocritique et sur la définition du sociogramme. L'étude de l'incipit de *Madame Bovary* par Claude Duchet permet de montrer que la scène de l'arrivée du *nouveau* fonctionne comme l'assignation d'une place et d'une classe ; l'étude de romans de l'entre deux guerres par Claudia Bouliane dégage un paradigme de l'adolescent qui commande une thématique autant qu'une poétique ; de même, il est possible d'analyser la position du chômeur dans le roman contemporain au regard de l'imaginaire social du chômage et de la notion de romanesque. Développant une lecture approfondie de romans de Sophie Divry et de Franz Bartelt, Pierre Popovic identifie les linéaments de la construction textuelle de la place du chômeur, en écho avec le discours social, et en relation avec le romanesque : le roman du chômage est souvenir d'une possibilité de romanesque (Divry) ou dévitalisation du romanesque (Bartelt).

Il y a quelques liens entre ces réflexions liminaires sur le romanesque et les propos de Philippe Vasset que nous avons transcrits à la fin de ce volume. En effet, l'auteur d'*Un livre blanc* (2007) et de *La Conjuration* (2013), nous a entretenu successivement de son rapport au roman romanesque, au cliché romanesque, au romanesque tout court, mais aussi de l'aspect performatif de la création littéraire, de la poétique du roman (étais et construction), et même de son rapport aux fictions du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais en méditant sur le « spectre du romanesque » qui fait retour dans ses romans, sur son rapport contrarié au romanesque, Philippe Vasset fait assez bien écho aux propositions de Frank Wagner sur les degrés du romanesque. Parallèlement, on peut se demander une même crise du personnage, dévitalisé, plongé dans un rapport ambivalent à l'idéal romanesque de sa propre vie, ne permettrait pas de relier les romans de Philippe Vasset à ceux sur lesquels travaille ici Pierre Popovic. L'ouverture théorique de ce numéro, centrée sur les enjeux du roman contemporain, constitue donc aussi une introduction à l'entretien qui clôt l'ouvrage, en même temps qu'elle attire l'attention, dans les articles réunis par Catherine Grall pour ce dossier sur le roman français vu de l'étranger, sur la possibilité de traduire ces jeux sur la convention, l'histoire et les figures du romanesque.

Christophe REFFAIT  
CERCLL / Roman & Romanesque

## Introduction

Proposer des études sur le roman français lu de l'étranger implique un minimum de précisions terminologiques et méthodologiques. Le propos pourrait renvoyer en effet à des enquêtes sur l'influence de romans français dans des littératures nationales non françaises. À cette approche comparatiste un peu datée, on préférera emprunter à Michel Espagne, comme le font plusieurs auteurs de ce dossier, sa notion plus dynamique de transfert culturel<sup>1</sup>, qui pose que changer le contexte de réception d'une œuvre signifie changer le sens de celle-ci. Les études comparatistes ont d'ailleurs abandonné l'idée d'œuvre source comme modèle, comme origine et considèrent les enrichissements mutuels des cultures différentes entre lesquelles circulent les textes publiés, traduits, adaptés, plagés, enseignés, canonisés... Sous l'influence des études culturelles, des histoires toujours plus globales, de la mondialisation, elles portent également un regard critique sur les hiérarchies centralisatrices, et sur le mirage d'universalismes souvent mal pensés, ce dont témoigne à sa manière, dans le chant historiographique, la toute récente *Histoire mondiale de la France* dirigée par Patrick Boucheron<sup>2</sup>. Plusieurs

<sup>1</sup> M. Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 20 février 2017. URL : <http://rsl.revues.org/219> ; DOI : 10.4000/rsl.219.

<sup>2</sup> P. Boucheron (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017.

articles de ce dossier mentionnent ainsi les travaux de Pascale Casanova sur le décentrement des foyers de production littéraire<sup>3</sup>. Lus par les auteurs étrangers qui ont participé à ce dossier (neuf sur treize) ou par les auteurs français transmettant des regards étrangers, les « romans français » cités dans ce dossier reviennent vers nous pour que nous les lisions autrement – vision politique infiniment adaptable du *Comte de Monte-Cristo* (Hyonhee Lee), valeurs des prix littéraires accordés à un roman français pour qu'il soit étudié et traduit, problème du degré de fictionnalité d'une biographie d'Echenoz dans un pays où est né le personnage dont il s'inspire (Petr Dytrt), caractère libérateur du style flaubertien pour des écrivains en recherche de leur autonomie (Brigitte Le Juez) ou de leur subjectivité créatrice (Andreas Pfersmann), polémiques autour de Robbe-Grillet dans les pays arabes anglophones (Hassan Sarhan), à côté de sa reconnaissance par les tenants de l'Art minimal aux Etats-Unis (Lison Noël) : lire des études de ces lectures... invite à relire ces romans dits « français ».

L'épithète, dans le titre de ce dossier, ne renvoyait pas à un espace national, mais bien à un espace linguistique et il est intéressant de voir combien l'élargissement a semblé évident aux auteurs étrangers. Pour être plus prudent, il aurait d'abord convenu, peut-être, de parler « des romans français » plutôt que « du roman français », puisque nous ne discutons pas dans ce dossier d'un essentialisme du roman de langue française, à travers les siècles mais aussi à l'époque contemporaine, particulièrement représentée à l'étranger à travers des noms récurrents (Camus, Robbe-Grillet, Duras, et, ici, Echenoz), qui répondent aux grands noms du XIXe siècle (Stendhal, Balzac, Flaubert ...). Aujourd'hui, la littérature française implique ce que l'on appelle parfois la « francophonie », au point que Simona Modreanu, qui organise régulièrement des colloques sur le francophonie en Roumanie, a choisi tout naturellement de livrer son approche d'un roman d'Atiq Rahimi, tandis que Mickaëlle Cedergren et Ylva Lindberg, évaluant la part que la recherche en littérature française accorde aux littératures non françaises de langue française, la juge d'avant-garde au nom de ce critère, cependant que Sandor Kalai n'a pas hésité à approfondir le cas de Simenon parmi les auteurs de romans policiers « français ».

Face à ce « français » littéraire, le mot « étranger » ne va pas non plus de soi. De quels lectorats non-français s'agit-il ? Depuis toujours le comparatisme français a privilégié les comparaisons et les études de réception au sein des littératures européennes ou « occidentales », c'est-à-dire incluant le continent américain (anglophone, hispanophone et lusophone). Outre les questions de compétences linguistiques évidentes, le genre romanesque pouvait mener de façon privilégiée à ces échanges réduits : comme l'a approfondi et discuté le Hors série de *Romanesques* en 2013<sup>4</sup>, les origines du roman sont bien européennes...ne serait-ce qu'en ce qui concerne l'appellation générique elle-même (l'adverbe bas latin *romanice* : « en langue latine », en est venu à désigner le récit qui adopte la langue vulgaire). De manière pragmatique, on reconnaîtra également que la majorité des corpus romanesques de programmes universitaires de littérature dite générale et comparée dans l'Université française prennent même en compte une littérature occidentale très réduite – le plus souvent aux voisins immédiats de la France : Allemagne, Angleterre, Espagne, Italie. L'histoire traditionnelle du roman éclaire ce choix, tout en l'ouvrant, pour un nombre d'auteurs assez réduits, à la Russie. L'orientalisme et les curiosités philologiques des romantiques avaient cependant abouti à une notion de *Weltliteratur* plus large, avec Goethe<sup>5</sup>, même s'il reste légitime en 1975 de réclamer des *Essais de littérature (vraiment) générale*, comme Étienne-Étienne intitulé son fameux recueil<sup>6</sup>. L'ouverture plus grande à d'autres littératures, y compris à d'autres « romanesques » soulève cependant de très vastes problèmes : quelle échelle d'analyse adoptera un comparatiste multilingue, historien de plusieurs périodes et capable de maîtriser des outils philologiques et critiques internationaux ? Quel grand écart conseiller, entre *close reading* et *distant reading* ? Erich Auerbach s'en inquiétait dès 1952<sup>7</sup> et Edward Said les a affrontés à sa manière, comme le rappelle ici Yves Clavaron, car les études postcoloniales ont bien sûr travaillé dans le sens de cet élargissement, quels qu'en soient les défis. Cela implique de nouvelles visions de

<sup>3</sup> P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.

<sup>4</sup> C. Arcuri (éd.), *Europe du roman, romans de l'Europe, Romanesques*, hors série, Paris, Classiques Garnier, 2013.

<sup>5</sup> Conversation du 31 janvier 1827, *Conversations de Goethe avec Eckermann*, traduit par J. Chuzeville, Paris, Gallimard, « Du monde entier », 1988, p. 206.

<sup>6</sup> R. Étienne-Étienne, *Essais de littérature (vraiment) générale* (troisième édition), Paris, Gallimard, nrf, 1975.

<sup>7</sup> E. Auerbach, « Philologie et littérature mondiale », *Où est la littérature mondiale ?*, Ch. Pradeau, T. Samoyault (dir.), Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2005.

l'histoire et des histoires littéraires, comme le soutient exemplairement le volume *French Global*<sup>8</sup>, avec lequel nous partageons ici une référence en la caractérisation de la *world literature* que propose David Damrosch<sup>9</sup>, contre toute perspective totalisante : les auteurs de ce dossier s'intéressent tous à « des œuvres qui circulent au-delà de leur culture d'origine ». Nous avons en outre le plaisir de lire, outre deux articles sur le roman français lu en Irlande et aux États-Unis, des analyses issues d'une Europe plus large que celle mentionnée plus haut (contributeurs tchèque, hongrois, roumain, suédois), de pays arabes anglophones (contributeurs jordanien et irakien), et de Corée, cependant qu'Andreas Pfersmann étudie les réceptions du roman français par deux écrivains latino-américains. Cet ensemble, issu d'un colloque qui avait rassemblé douze nationalités à l'Université de Picardie Jules Verne, en juin 2014, est aussi le résultat de sélections et de compléments qui témoignent de la difficulté à opérer ces grands écarts comparatistes, autant que de la bonne volonté de ces enseignants-chercheurs et doctorants travaillant le plus souvent dans des départements de langue et littérature française. Nous avons respecté leurs tons, leurs façons de ressentir les romans français qu'ils ont choisi d'étudier à partir de leur contexte culturel mais aussi de leur sensibilité singulière, par delà les méthodologies disponibles dans les études de réception, précisément pour éviter une homogénéisation « impérialiste », sans nuire à la cohérence du propos général.

Reste un troisième terme dans le titre de ce dossier, rapidement évoqué jusque là : le « roman ». Il ne s'agissait pas ici, comme dans d'autres numéros de *Romanesques*, de proposer de nouveaux questionnements génériques, même si, dans les faits, les analyses monographiques et les études de réception interrogent les composantes du « roman ». On retrouve en tout cas, dans les diverses contributions, deux dimensions, sans doute identifiables dans toute littérature, mais particulièrement sensibles dans le genre du récit de fiction en prose lié à des pensées séculières : d'une part, la référence à la situation mondaine d'individus contemporains et, d'autre part, son inscription dans le champ de l'art, entendu comme mise en forme de la langue susceptible de s'autonomiser (en particulier depuis le romantisme). Ces deux aspects ne correspondent pas à l'opposition entre le fond et la forme : si les romans français ont été et sont lus de l'étranger comme susceptibles de servir des idéologies, d'être adaptés, choisis comme modèles ou comme repoussoirs – dans la perspective d'engagements et d'actions politiques – et approchés comme des récits où se lisent les oppressions colonialistes, c'est aussi bien pour les thèmes qu'ils articulent (liberté, injustice...) que pour les formes de vie représentées (personnages communs,...) et les styles qui y sont élaborés.

On peut ainsi considérer que les quatre premiers articles du dossier participent en grande partie, mais pas seulement, d'études de réception idéologique du roman français. Hyonhee Lee compare deux traductions très adaptées du *Comte de Monte-Cristo* en Corée, au service de l'impérialisme japonais puis de l'esprit de libération ; Andreas Pfersmann expose les considérations sociohistoriques qui caractérisent les lectures françaises critiques que fait Alejo Carpentier, contre les choix plus esthétiques de Vargas Llosa ; Brigitte Le Juez relie créativité et émancipation en étudiant la réception de Flaubert en Irlande au seuil du **xx<sup>e</sup> siècle**, par des écrivains qui saisissent la nécessité de se forger une langue au sein de la langue anglaise, cependant qu'Yves Clavaron retrace les enjeux du comparatisme transcolonial, issu de la tradition marxiste, d'Edward Said, qui a parfois déçus les lecteurs français (et qui reste trop peu pratiqué dans l'enseignement universitaire des lettres selon nous).

Dominique Viart, cité par plusieurs auteurs, insistait précisément en 2011<sup>10</sup> sur le succès des études postcoloniales et, plus généralement, culturelles, soit encore sur le succès, à l'étranger, de romans reprenant le monde comme objet de représentation et d'interrogations sociohistoriques. En deçà de l'« idéologie », le récit de fiction en prose travaille évidemment des « idées » – qu'il est vain, encore une fois, d'opposer à la forme, dualisme que dépasse par excellence la notion d'horizon d'attente telle que développée par Jauss<sup>11</sup>, lui aussi

---

<sup>8</sup> Ch. McDonald et S. Rubin Suleiman (dir.), *French Global – une nouvelle perspective sur l'histoire littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

<sup>9</sup> D. Damrosch, *What is world literature ?*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

<sup>10</sup> D. Viart (éd.), *La Littérature française lue de l'étranger*, Presses Universitaires du Septentrion – Institut français, 2011.

<sup>11</sup> H. R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception* [1972], traduit de l'allemand par Cl. Maillard, Paris, Gallimard, Collection « Tel », 1978.

plusieurs fois mentionné. Le théoricien de la réception de l'École de Constance, plutôt que de confronter une tradition marxiste de la critique littéraire et des approches plus formalistes, héritées d'un structuralisme pas toujours bien compris, préfère mesurer des coïncidences plus ou moins impossibles entre l'horizon impliqué par l'œuvre, dans les effets qu'elle détermine, et l'horizon d'une société qui lui est étrangère. Les quatre articles suivants éprouvent tout particulièrement ces écarts, en confrontant des traditions littéraires différentes, avec les outils de l'histoire littéraire, de la sociologie et de la traductologie. Petr Dytrt montre ainsi pourquoi le lectorat tchèque ne peut apprécier l'écriture doublement postmoderne, selon l'auteur, de Jean Echenoz ; Isabelle Bernard et Waël Rabadi proposent quelques pistes pour un état des lieux de la réception du roman français contemporain en Jordanie ; Simona Modreanu nous donne le point de vue d'une Roumaine, amatrice de la *lingua franca*, sur l'espace linguistique identitaire multiple en travail dans un roman d'Atiq Rahimi ; Mickaëlle Cedergren et Ylva Lindberg, à partir du pays qui décerne les Nobel, évaluent l'importance de la littérature francophone étudiée par les critiques et dans les universités suédoises.

Les méthodes d'analyse et les ouvrages de référence cités ne sont évidemment pas propres de manière exclusive aux sous-parties du dossier que l'on dessine ici. Les notions de transfert culturel, d'horizon d'attente, la sociologie de la littérature restent très pertinentes pour les trois derniers articles, plus centrés sur des formes romanesques spécifiques, toujours interrogeables – et justement interrogées, ici, à partir de « l'étranger ». L'étude de la réception du Nouveau Roman en Irak (par Hassan Sarhan) et aux États-Unis, en particulier par le biais intermédial des artistes de l'Art Minimal (par Lison Noël), s'inscrivent dans des histoires artistiques et politiques, tout comme l'institutionnalisation très progressive du roman policier en Hongrie, à partir de traductions d'auteurs francophones et anglophones (Sandor Kalai). Ces études redisent toutes les pouvoirs des médiateurs et des prescripteurs. Le Nouveau Roman, sans doute l'un des derniers courants romanesques français à s'être exporté avec cette prétention, courant si souvent taxé de formalisme étranger au monde, inclus par Frederic Jameson<sup>12</sup> dans un postmodernisme qui nivelle toutes les valeurs, est cependant tout sauf homogène : Claude Simon a pensé l'histoire des hommes, et les Éditions de Minuit, créées par un collectif d'écrivains résistants en 1942, ont publié les théories les plus esthétisantes comme les ouvrages les plus engagés<sup>13</sup>. Le roman policier reformule ce paradoxe d'un roman qui fait œuvre d'imagination divertissante tout en configurant des possibilités, voire des exigences éthiques – et ce n'est pas là la spécificité du roman de langue française.

Celui-ci véhicule des pensées, voire des idéologies, en tant qu'inscrit dans une histoire culturelle et en tant que producteur de sous-genres romanesques ; lu « de l'étranger », il nous revient comme réécrit par des Pierre Ménard borgésiens internationaux, pourvu d'autres sens, à replacer dans nos histoires littéraires de toutes dimensions, reformulant les jeux de pouvoir qu'implique les jeux de l'imaginaire et les détours linguistiques. Alors qu'aujourd'hui historiens, philosophes, théoriciens de la littérature, ne cessent de repenser les intrications entre passé et présent, en espérant que le premier ne joue pas que comme une nostalgie commémorative bloquante, mais aussi comme une nourriture dynamisante, voire prometteuse de révolutions<sup>14</sup>, ces réflexions sur le roman français lu de l'étranger, aussi fragmentaires soient-elles, sont aussi à lire comme le rappel que notre futur se nourrira de l'ailleurs, qui est déjà là, en attente, dans les romans infiniment à relire.

Catherine GRALL  
Université de Picardie Jules Verne, CERCLL

---

<sup>12</sup> F. Jameson, *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif* [1991], trad. par F. Nevoltry, Paris, École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, 2011. Jameson nuance le cas de Claude Simon dans le chapitre intitulé « Phrases ».

<sup>13</sup> Cf. A. Simonin, *Les Éditions de Minuit, 1942-1955, le devoir d'insoumission*, Paris, IMEC, 2008.

<sup>14</sup> Cf les innombrables citations et commentaires de l'analyse qu'a livrée Walter Benjamin de l'Ange de l'Histoire (Thèse IX de « La Philosophie de l'histoire [1940], *Écrits français*, Gallimard, 1990), dans la lignée éthique d'Agamben, dans celle, plus politique d'Enzo Traverso, ou dans les essais esthétiques de G. Didi-Hubermann. Ces penseurs analysent à leur manière la spectralité d'événements, d'esthétiques et d'idéologies de gauche refoulés à la lumière d'un contemporain qui n'avance plus sous le moteur de nouveaux désirs humanistes. À leur manière, Michaël Löwy et Robert Sayre, dans *Révolte et mélancolie – le romantisme à contre-courant de la modernité* (Payot, Critique de la politique, 1992), élargissant ce courant à une vision du monde du XVIIe siècle à aujourd'hui, proposaient d'espérer en une nostalgie proactive.